
Casa di cultura

Aux sources de la créativité

Dans les Grisons, un ancien établissement thermal a été transformé en centre d'art contemporain.

VERS LE MILIEU DU XIX^e SIÈCLE, la Basse-Engadine, région aux confins de la Suisse qui est restée pendant longtemps dans un isolement quasiment total, expérimente un changement d'époque. Au fond de la vallée de l'Inn, à un endroit reculé où, depuis la fin du Moyen Âge, on observe les effets bénéfiques de l'eau provenant des nombreuses sources thermales, une société d'actionnaires fait construire, dès 1865, l'Hôtel des bains de Tarasp. Cet édifice conçu par l'architecte saint-gallois Felix Wilhelm Kubly se trouve au cœur de ce qui sera, quelques années plus tard, un des hauts-lieux de cure de l'Europe. Long de cent cinquante mètres et haut de cinq étages, il fait partie des bâtiments hôteliers les plus importants de la fin du classicisme en Suisse, et les guides de voyage ne tarderont pas à vanter ses installations modèles: éclairage électrique, télégraphe, salons luxueux et, dans le jardin à l'anglaise, des candélabres en bronze et des globes qui projettent «une vive lumière sur les abords de l'hôtel en éclairant de reflets fantastiques les flancs boisés de la montagne» (L'Europe illustrée, 1890).

UNE ARCHITECTURE DE L'EAU

Complétant le microcosme thermal de Tarasp, une buvette est construite en 1875 à l'endroit même où jaillissent les trois principales sources, Lucius, Bonifacius et Emerita. Parcouru de galeries et fermé par de grandes fenêtres qui donnent sur la rivière, ce bâtiment somptueux érigé à la gloire de l'eau est l'œuvre de Bernard Simon. Avec ses pavillons et ses coupoles, il emprunte des éléments à l'architecture sacrale et témoigne du séjour de Simon à Saint-Pétersbourg, où l'architecte originaire de

Glaris s'est spécialisé, durant les années 1840, dans la construction de demeures pour la noblesse russe. En 1863 et 1864, Simon trace les plans et supervise l'exécution de l'Hôtel des Postes à Lausanne.

L'Hôtel des bains et la buvette, réalisés par deux des architectes suisses les plus importants entre le classicisme et l'historicisme, font de l'établissement thermal de Tarasp un lieu unique en son genre et un exemple original de ce qui fut, à la belle époque du thermalisme et de l'hydrothérapie, l'architecture de l'eau.

Aujourd'hui, l'ancien établissement thermal n'a pas perdu de sa magie, mais son aspect est plus sinistre. Quand on s'approche du complexe en empruntant un chemin escarpé depuis la gare de Scuol, ce n'est plus la musique soignée de l'orchestre des bains qui accueille les rares visiteurs. Les habitués du lieu diront plutôt qu'on discerne, entre le bruissement de l'Inn et les voitures sur la route cantonale, les forces qui travaillent la montagne, les craquements dans les rochers. Depuis quelques années, la buvette de Simon, située au pied d'une paroi abrupte, est inaccessible en raison d'un risque d'éboulement. De l'autre côté de l'Inn, l'Hôtel des bains a pour la énième fois déposé son bilan en 2010, après de nombreux changements de propriétaire. Autrefois aménagé avec raffinement, son jardin est maintenant envahi par la nature sauvage des montagnes rhétiques.

RÉINVENTER LE LIEU

Si le complexe thermal de Tarasp n'est pas complètement désert aujourd'hui, c'est grâce au centre culturel créé à la fin des années 1980 dans un bâtiment annexe de l'Hôtel des bains. Et, malgré les innombrables difficultés découlant d'une situation

géographique et économique plus que défavorable, ce sont bien les activités culturelles qui ont permis d'imaginer une nouvelle affectation d'un lieu gravement touché par l'abandon définitif de l'hydrothérapie. Depuis 1987, des artistes sont régulièrement accueillis dans l'ancien établissement pour s'y consacrer, dans un cadre unique, à leurs projets. C'est, à l'origine, le mécène Henry Levy, notamment père de la fondation d'art contemporain BINZ39 à Zurich, qui acquiert le bâtiment pour le mettre à disposition des créateurs. Dès 1998, le projet se consolide grâce à la participation du canton des Grisons et des autorités de la région, et, en 2005, une fondation est créée pour assurer la survie de la résidence d'artistes. Celle-ci se donne le nom romanche de la gorge où coule l'Inn, pour devenir le Centre d'art contemporain NAIRS («noir»).

Dès le départ, des activités de centre culturel complètent le programme des résidences, en prenant de plus en plus d'ampleur pour finalement faire exister NAIRS auprès du public local. Les locaux pour exécuter des projets artistiques originaux ne manquent pas: au sous-sol, la salle de chauffage habitée de tuyaux gigantesques est utilisée pour des spectacles de théâtre; dans un des ateliers d'artistes, on retrouve une piscine miniature pensée autrefois pour l'hydrothérapie; aujourd'hui, elle accueille occasionnellement des concerts de musique expérimentale. Enfin, dans les alentours du bâtiment, l'ambiance particulière du complexe thermal permet d'imaginer de nombreuses interventions artistiques spécifiques à l'endroit. Pour attirer l'attention sur l'intérêt culturel et historique de l'ensemble de Tarasp, des manifestations sur le patrimoine architectural local ont été organisées.



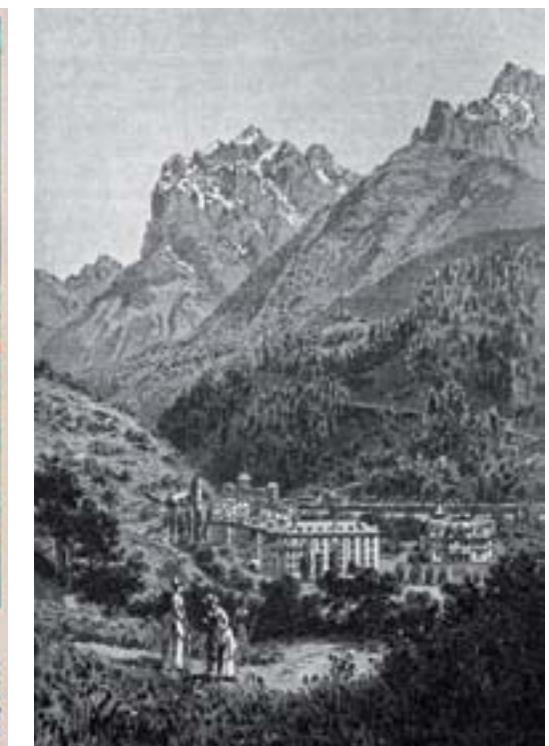
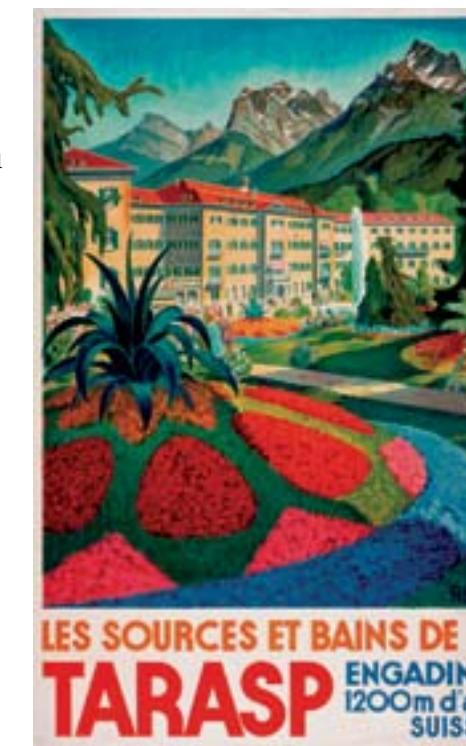
↑ La buvette de Bernard Simon lors de la manifestation Moment Monument Grischun, 20.8.2011. Installation lumineuse Men Duri Aquint.
© Ralph Hauswirth

↑ NAIRS Centre d'art contemporain, Scuol
© Ralph Hauswirth

↗ Concert de l'ensemble Ö! lors de la manifestation Moment Monument Grischun, le 20.8.2011 dans un des ateliers du Centre d'art contemporain NAIRS. Installation lumineuse Men Duri Aquint.
© Ralph Hauswirth

↗ Affiche publicitaire réalisée par Carl Moos, 1946
© Bibliothèque nationale, collection des affiches

↗ L'ensemble thermal de Tarasp à la fin du XIX^e siècle, L'Europe illustrée, 1890



Fidèle à sa fonction première d'animer un espace pour l'art, NAIRS programme tous les ans une exposition des œuvres créées par les résidents pendant leur séjour; en 2011, sous le signe des «résonances» de l'eau (Resonanzas), des travaux de Magdalena Kunz, Daniel Glaser, Gerda Steiner, Jörg Lenzlinger et Ralph Hauswirth ont été présentés. Inspirées des «forces archaïques des sources», ces œuvres faites de «silence poétique, précision constructive et force expressive» communiquent avec l'énergie particulière que dégage le site et recréent le génie du lieu.

QUEL AVENIR?

Au bout de ses vingt-cinq ans d'existence, NAIRS n'envisage pas encore l'avenir avec sérénité, malgré les multiples projets qui ont été réalisés et le développement d'une collaboration avec d'autres institutions culturelles, sur le plan cantonal et en Suisse. Estimés à trois millions de francs, les travaux de restauration les plus urgents devraient débuter en 2012 et notamment permettre de prolonger l'ouverture du centre d'art contemporain dans les mois d'hiver, grâce à l'installation d'un chauffage.

Il est aussi prévu de créer une salle de spectacle pour accueillir un public plus nombreux. Par ailleurs, les responsables de NAIRS réfléchissent à différents projets et modèles de collaboration pour essayer de redonner vie au complexe thermal dans son ensemble. Le 22 mars 2012, journée internationale de l'eau, une association sera créée pour sauver la buvette de Simon. Quant à l'avenir de l'hôtel, des discussions ont également été engagées. Si l'issue de toutes ces initiatives reste incertaine, elles empêchent néanmoins l'abandon total de l'ancien complexe thermal de Tarasp où, dans l'attente des différents réaménagements, la nature continue à reprendre ses droits, au bruit monotone de l'Inn.

Thomas Kadelbach

«Le génie du lieu»

Entretien avec M. Christof Rösch

Propos recueillis et traduits par Thomas Kadelbach

ORIGINAIRE DE ZURICH, Christof Rösch est depuis 1999 responsable du centre d'art contemporain NAIRS à Scuol. Lui-même sculpteur, il a notamment obtenu des bourses de la Cité internationale des arts à Paris (1987), de l'Institut suisse de Rome (1997-1999) et, plus récemment, de la Fondation Landis & Gyr pour un séjour en atelier à Londres (2012).

Entretien

Nous sommes au fond de la vallée de l'Inn, dans un ancien établissement thermal à 1200 mètres d'altitude, au milieu d'un paysage de montagnes. Le village le plus proche, Scuol, se trouve à vingt minutes à pied et compte 2390 habitants. Pourquoi un centre d'art contemporain à un endroit aussi périphérique et reculé ?

C'est justement en raison de ces particularités liées à l'environnement naturel et à l'histoire qu'on ressent ici un besoin d'activités culturelles et de débat artistique. Depuis le milieu du XIXe siècle, quand l'Hôtel des bains de Tarasp a été construit et a donné l'impulsion au développement du tourisme en Basse-Engadine, cet endroit a été un lieu de communication et de circulation des idées, grâce à la présence de curistes provenant de toute l'Europe. Et le développement



© Gisela Gottmann

du tourisme a engendré un essor de l'art puisque c'étaient les peintres qui, les premiers, ont vendu et popularisé l'image de l'Engadine à l'extérieur.

Et aujourd'hui?

L'accueil d'artistes suisses et étrangers au sein du centre culturel renoue avec ces différentes traditions, en particulier avec la fonction d'échange et de communication propre au lieu. Mais à la différence de l'ancien complexe thermal, NAIRS n'est pas une enclave, un ghetto international implanté dans une zone agricole et rurale. Les créateurs s'engagent dans un dialogue avec la région, ce qui est aussi un enrichissement pour la population locale.

L'éloignement des grandes villes et des circuits habituels de l'art contemporain



↗ NAIRS 2006 : Isabelle Krieg, Nichts verloren
© Ralph Hauswirth

ne constitue-t-il pas un handicap ?

Il me semble que cette question de l'opposition entre la périphérie et le centre se pose de façon différente dans le monde globalisé. La périphérie communique depuis longtemps avec les centres, grâce aux multiples interconnexions qui ont été créées. En même temps, elle est arrivée à conserver une partie de son identité et de sa qualité spécifiques. Or, face au flux quotidien d'informations et à la perte du sentiment d'appartenance, nous avons besoin de valeurs et de traditions locales. Dans un tel contexte, une des vocations de la culture et du travail artistique est justement de nous aider à comprendre notre identité et à aller plus loin dans la recherche de nos propres racines. Par ailleurs, le travail contextuel dans l'art est possible partout, il ne se limite pas à un cadre spécifique.

La recherche des racines se reflète aussi dans les activités du centre d'art contemporain, dans lesquelles le patrimoine architectural local et la thématique de l'eau jouent un rôle important. L'art peut-il contribuer à créer une certaine continuité dans l'identité du lieu ?

Les artistes ont un rôle de sismographe. Ils réagissent fortement à l'énergie particulière que dégage ce site, à la présence des sources thermales et à tous les phénomènes extrêmes liés au paysage de montagnes. Par leur travail, ils réinterprètent l'identité du lieu et la renouvellent en même temps. Dans ce sens, il y a bien une continuité thématique même si, aujourd'hui, l'eau n'est plus utilisée à des fins médicales et curatives.

Les artistes sont-ils vraiment capables de réagir aussi immédiatement à ce

«génie du lieu» ?
Il ne s'agit pas pour moi, en premier lieu, d'une question individuelle. Plutôt faut-il réfléchir à la vision que nous avons de la création artistique. La pertinence d'une œuvre découle souvent de sa capacité à s'insérer dans un contexte spécifique. Il me semble que les démarches artistiques qui isolent l'œuvre de son environnement naturel et social, dans un esprit d'art pour l'art, sont de moins en moins valables. D'ailleurs, on constate depuis dix à quinze ans un essor du social art, qui s'interroge directement sur la perception d'un lieu par l'homme, à un moment donné.

Au cours de ces dernières années, NAIRS a accueilli, entre autres, des artistes provenant d'Inde, Azerbaïdjan, Pologne, Israël et Allemagne. Comment le dialogue entre ces visiteurs de l'extérieur et la région s'articule-t-il concrètement ?

Les artistes portent un regard extérieur sur l'Engadine et ont à son égard une fonction de miroir. Leur perception de la réalité locale est d'autant plus intéressante que l'image de la région est faite de mythes profondément enracinés dans les esprits, et qui sont souvent des sujets tabous. Des artistes de renommée internationale comme Not Vital continuent à nourrir ces mythes et à exporter des éléments de la culture locale dans l'espace urbain, jusque dans les galeries de New York! Si un jeune artiste de l'extérieur porte un regard ironique sur un mythe et met en évidence sa fragilité, cela peut entraîner des discussions passionnantes et parfois aussi polémiques. C'est l'aspect le plus intéressant de cette rencontre entre l'extérieur et l'intérieur. On y perçoit aussi toute l'importance de la culture pour faire évoluer les mentalités d'une société.

Un exemple concret de cette fonction de miroir de la création artistique?

Il y a d'innombrables formes de rencontres et de dialogues entre l'artiste, la région et son œuvre. De nombreux artistes ont travaillé sur le sujet de la chasse, qui a une place importante dans l'imaginaire de la région et mobilise notamment l'idée du trophée. L'approche démythificatrice se reflète aussi dans les travaux qui s'inspirent des costumes folkloriques.

Tournons-nous un instant vers la vallée, l'Engadine. À en croire certains économistes, elle se trouve à la croisée des chemins entre la station internationale et la friche alpine. La Basse-Engadine notamment fait partie des zones à faible potentiel économique. Partagez-vous cette vision pessimiste concernant le développement futur de la région?

L'expression de la «friche alpine» est une provocation lancée par les théoriciens de l'économie d'Avenir Suisse. Dans la région, elle a incité beaucoup de gens à prendre des initiatives pour prouver le contraire et montrer que la situation est bien

économiquement viable. De plus, l'approche d'Avenir Suisse démontre qu'un travail de planification qui ne tient pas compte de la dimension culturelle est voué à l'échec et se transforme en un désastre pour les générations futures. Le développement d'une région est menacé à partir du moment où nous n'arrivons plus à créer une sensibilité pour le fait culturel, à tous les niveaux. C'est bien là le sens premier du mot cultiver. Autrefois, dans l'espace agricole, le terme avait une signification vitale puisque c'était le fait de cultiver la terre qui sous-tendait toute l'existence.

Selon vous, la culture peut donc jouer un rôle essentiel dans les stratégies de développement d'une région?

Il serait certainement trop idéaliste de penser que la culture à elle seule peut avoir un impact décisif sur le plan économique, en termes de création de valeur. Cependant, elle permet d'engager des processus de réflexion qui, à plus long terme, contribuent au développement régional. On constate bien que, dans le cas de NAIRS, la création du centre culturel il y a vingt-cinq ans a permis de donner un nouveau souffle à un établissement laissé à l'abandon. Cependant, il est difficile de trouver un équilibre entre les exigences liées au travail culturel et la logique économique. Aujourd'hui, la rentabilité économique est devenue un argument de marketing de la culture, et de nombreuses institutions ont tendance à accorder les subventions en fonction des effets de retour chiffrables. Il y a un réel danger à pousser trop loin cette idée de rentabilité des activités culturelles.

Le Kunsthaus de Zurich et le Musée des beaux-arts de Lausanne planchent actuellement sur d'importants projets d'agrandissement dont le budget s'élève, dans le cas zurichois, à près de 180 millions de francs. Le centre d'art contemporain NAIRS survit avec un budget annuel d'à peine 200 000 francs. Que vous inspirent ces inégalités dans le paysage culturel suisse?

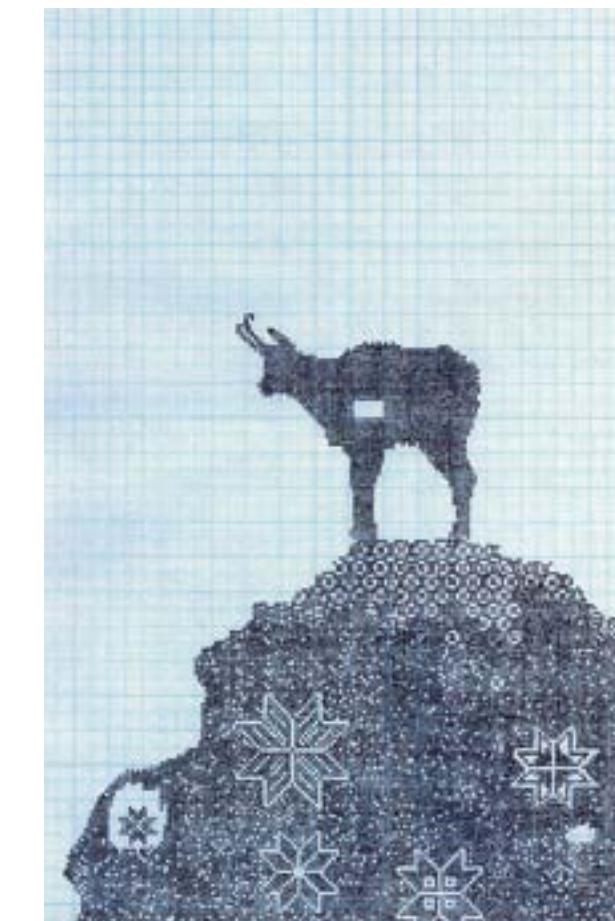
Il me paraît faux de vouloir confronter les grandes institutions et les petites. Les deux sont des piliers de la politique culturelle et ne s'excluent pas mutuellement. D'ailleurs leurs tâches ne sont pas les mêmes. Les grands musées municipaux ont surtout une fonction de conservation, de documentation et d'archivage. À NAIRS, nous réalisons un travail productif, centré sur la création artistique. Malheureusement, les décideurs politiques négligent souvent ce genre de travail de base même si, à long terme, les grandes institutions en ont besoin pour continuer à remplir leur mandat. D'une façon générale, nous assistons aujourd'hui dans le paysage culturel suisse à un processus de sélection. J'ai l'impression que la survie d'une institution ne va pas dépendre de sa taille sinon de sa capacité à se démarquer des autres et à communiquer une identité claire.

Et quel pourrait être, dans le cas de NAIRS, ce «label»?

Le caractère unique du centre d'art contemporain découle de sa double fonction d'espace d'exposition et de résidence d'artistes, ainsi que de sa localisation géographique dans l'aire romanche.

Le centre d'art contemporain NAIRS existera-t-il encore dans dix ans?

Il va sans dire que nous menons une lutte pour la survie depuis que NAIRS existe. Cette situation nous oblige constamment à définir encore mieux les axes de notre travail et nos objectifs. Malgré les nombreuses difficultés, je pense que les projets de rénovation actuellement en voie de réalisation et l'amélioration de l'infrastructure vont nous permettre de consolider le centre et de franchir un saut qualitatif. Dans dix ans, plus encore qu'aujourd'hui, NAIRS sera une institution incontournable pour le débat artistique et culturel dans la région, avec un réseau international plus développé et des partenariats avec d'autres centres d'art contemporain en Suisse.



↑ NAIRS 2011 : Leo Bachmann et Angela Hauseer, Performance landscaping, dans la Val Playna
© Stefan Rohner

↗ NAIRS 2002 : Miek Zwamborn, *And some time make the time to drive out West*
© Miek Zwamborn

↗ NAIRS 2006 : Atelier pour les enfants des villages de la Basse-Engadine, sous la direction de Sabina Studer
© Sabina Studer

Noir sur blanc

«SALE AERE, SALUS AEREA!», par le sel et l'air, le salut de l'âme. Cette inscription en grosses lettres sous la coupole centrale, au-dessus de l'endroit où se trouvent les fontaines, reflète dans la buvette conçue par Bernard Simon toute la dimension merveilleuse et spirituelle attribuée à l'eau thermale. Sous de nombreux aspects, le vaste établissement se présente comme un véritable lieu de culte de l'eau, avec ses bassins et ses pavillons, et renvoie aux forces occultes de la nature qui, à d'autres endroits, sont cachées par des signes profanes. «Monument hyperbolique élevé à la gloire de l'eau¹», la buvette montre de manière ostensible le lien qui unit l'eau à la terre.

C'est cette dimension merveilleuse de l'eau qui se trouve au cœur de la performance artistique créée en août 2011 dans la buvette de Tarasp par Klara Schilliger et Valerian Maly, un couple d'artistes qui, depuis plus de trente ans, s'est spécialisé dans les interventions artistiques *in situ*, sous la forme d'actions comportementales entreprises face à un public. Pour leurs projets réalisés un peu partout dans le monde, entre Tokyo, Düsseldorf et l'Engadine, ils ont été récompensés par le prix de la commission culturelle de la ville de Berne et obtenu, en 2011, la bourse de l'Atlantic Center for the Arts, en Floride.

Suivant une composition subtile, l'intérieur de la buvette de Tarasp a été transformé par les deux artistes pendant trois heures en un espace de la métamorphose, à l'image de l'aura fantastique qui enveloppe le site. Sous le titre romanche *Nair sün alb (noir*



► Klara Schilliger et Valerian Maly, *Nair sün Alb*

sur blanc), qui renvoie à la couleur des rochers aussi bien qu'aux signes typographiques de l'écriture, des pierres noires et blanches de la vallée de l'Inn ont été broyées dans un mortier afin d'en faire ressortir les pigments; mélangés à l'eau, ces derniers sont devenus des caractères, des lettres et, enfin, des mots écrits sur les dalles de la buvette. À travers cette performance artistique qui emprunte au merveilleux des processus alchimiques, les deux créateurs ont renouvelé la dimension métaphysique du lieu et, en même temps, invité à une réflexion sur les mécanismes d'écriture et de traduction.

Nair sün alb n'est pas la seule intervention artistique de Klara Schilliger et Valerian Maly dans laquelle la transformation et le signe typographique jouent un rôle central. En 2010, les deux artistes ont notamment créé une installation performative dans l'espace d'art contemporain Marks Blond à Berne, qui consistait en une

traduction interlinéaire du livre de Jonas, en allemand et en hébreu. Dans un autre registre, les créateurs ont réalisé plusieurs projets inspirés de la philosophie poststructuraliste de Gilles Deleuze et Félix Guattari.

Dans leur ouvrage *Mille plateaux* (1974), ces deux auteurs ont présenté l'idée novatrice du rhizome pour illustrer un objet non-hierarchique dont la structure horizontale s'oppose à celle de l'arbre, verticale. À Thoune, en 2010, et à Tirana, en 2011, Klara Schilliger et Valerian Maly ont réalisé en collaboration avec des volontaires locaux leurs premiers *Monument Ginger Society*, des sculptures géantes sans but immédiat, dans lesquelles l'utopie d'une société horizontale trouve une expression artistique très pertinente. Prochaine étape du *Monument Ginger Society*: un centre d'art contemporain à Belgrade, en avril 2012.

Thomas Kadelbach

¹ Rickli Isabelle, «Buvettes – forme, fonction et histoire», in Jakob Michael (éd.), *Per un'architettura dell'acqua: Buvetta Tarasp, Verbania: Tararà Edizione, 2000.*

Verser l'eau du Gange dans l'Inn

À HARIDWAR, ville située dans le nord de l'Inde non loin de la chaîne de l'Himalaya, des dizaines de milliers de personnes se rassemblent tous les jours de l'année, à la tombée de la nuit, pour assister au rituel qui célèbre le Gange. Perpétuant une cérémonie immuable, les pèlerins venus de loin font des offrandes au fleuve, notamment des fleurs avec une bougie, et, dans des bouteilles, portent l'eau sacrée chez eux pour l'offrir à leurs proches. Lieu de pèlerinage, la ville sainte d'Haridwar témoigne de la signification spirituelle de l'eau dans la religion hindouiste et a inspiré une des œuvres les plus significatives créées à NAIRS durant la saison 2011: *To pour water from the Ganges into the river Inn* de Rahel Hegnauer.

en des produits de consommation. Enfin, à l'issue d'un deuxième voyage en Inde, en mai 2011, l'artiste rentre en Suisse avec deux litres d'eau du Gange dans ses bagages, ramenés de la ville d'Haridwar et destinés à son installation *To pour water from the Ganges into the river Inn*. Pendant son séjour en Engadine, Rahel Hegnauer installe sur une passerelle au bord de l'Inn un tube à essai en verre qui contient l'eau du Gange; à un rythme de moins d'une goutte par minute, celle-ci se mélange à l'eau de la rivière alpine, créant ainsi une rencontre passagère et inégale de deux cultures que tout oppose à première vue. Avec son installation, l'artiste met en communication deux lieux de pèlerinage de l'eau, l'un en Inde, l'autre en Engadine, l'ancien complexe thermal de Tarasp qui, pendant plus d'un siècle, a accueilli des milliers de curistes désireux de voir leur état de santé s'améliorer. Par ailleurs, à travers l'eau du Gange versée dans l'Inn, le projet illustre les apports extérieurs



► Rahel Hegnauer, *To pour water from the Ganges into the river Inn*
© Rahel Hegnauer

à l'identité de la Suisse.

Attriée par le jeu des contrastes, Rahel Hegnauer a réalisé d'autres projets qui, de manière poétique, jettent un nouveau regard sur l'identité d'un lieu. Entre juillet et septembre 2006, elle crée un jardin temporaire sur une parcelle en friche à la rue Laghouat (le nom d'une ville algérienne) dans le XVIII^e arrondissement de Paris. Projet social et participatif, le jardin temporaire voit le jour grâce au travail volontaire des habitants du quartier et se transforme, au fil des semaines de sa création, en un lieu de rencontre. Au-delà de sa fonction sociale, le projet fait écho aux jardins botaniques créés au XIX^e siècle, à l'époque du colonialisme, et, fleurissant dans un quartier qui doit son développement et son identité à l'accueil des immigrés, invite à réfléchir sur le passé colonial et ses symboles perceptibles encore aujourd'hui.

Thomas Kadelbach

Abonnez-vous à
LES LETTRES / LES ARTS

COCHEZ CE QUI CONVIENT

- Oui, je désire m'abonner à Les Lettres et les Arts pour 1 an/4 numéros
- Abonnement étudiant CHF 45.– (35€)
contre justificatif à joindre à la demande d'abonnement
- Abonnement individuel CHF 60.– (45€)
- Abonnement de soutien* CHF 120.– (90€)
- Abonnement institutionnel CHF 100.– (75€)
Tous les tarifs comprennent les frais de port

COORDONNÉES

Mademoiselle Madame Monsieur

Nom Prénom

Adresse

Code postal Ville

Pays**

Adresse électronique (facultatif)

Téléphone (facultatif)

MODE DE PAIEMENT

Carte bancaire

n° / / / / expire fin /

clef de sécurité (au dos de la carte)

Facture (uniquement pour la Suisse)

Virement bancaire à l'ordre de:

Association de la Revue *Les Lettres et les Arts*

Banque Cantonale du Jura

CH-2800 Delémont

IBAN: CH48 0078 9042 5591 3616 4

SWIFT: BCJUCH22XXX

**1 an
4 numéros**

Bulletin à retourner sous enveloppe
affranchie à:

LES LETTRES ET LES ARTS
Service Abonnements
14b, rue de Rochefort
CH-2824 Vicques

ou

abonnez-vous en ligne :

www.les-lettres-et-les-arts.com/abonnements

Par la signature de la présente, j'accepte les conditions générales (à consulter en ligne: www.les-lettres-et-les-arts.com/abonnements) et accepte, par la contraction de l'abonnement, de devenir membre de l'Association de la Revue *Les Lettres et les Arts*.

* L'abonnement de soutien entraîne les mêmes droits qu'un abonné individuel. Il consiste en un geste de soutien auprès de la revue et peut être récompensé par des actions ponctuelles ou des hors-série.

** Offre réservée aux pays suivants : Suisse, France métropolitaine, Espagne, Italie, Belgique, Luxembourg, Liechtenstein, Allemagne et Autriche.

Pour les autres pays, nous contacter : leslettresetlesarts@gmail.com

LIEU, DATE ET SIGNATURE

.....